

Pascal Genin

Deux places pour trois

roman

Aux Quatre Vents

EdB

Roissy

Jean-Paul

Finalement, Servane accepta le voyage. L'obstination de Béatrice eut sans doute raison de ses hésitations, mais je n'en connus pas le prix, une autre escapade avec sa mère, voire sans, ou quelque chose d'équivalent. Je préférais ne pas savoir. Nous devions donc nous retrouver directement à l'aéroport de Roissy. Le rendez-vous était fixé à 4 heures du matin, un régal ! Et je trouvai encore le moyen d'être en avance. En arrivant dans le terminal, ni café ni journaux, rien d'ouvert ; je m'installai sur un fauteuil en ferraille pas plus accueillant qu'une chaise électrique, mais dont j'espérai quand même un bref sommeil réparateur. Un couple de seniors s'est alors abattu sur moi, bagages à roulettes, pantalons bien mis, chaussures de marche, cannes et chapeaux.

Alors que tous les fauteuils étaient vides, ils campèrent sur les sièges voisins avec un large sourire à mon intention et commencèrent à sortir un véritable petit-déjeuner de leur sac. Je poussai un long soupir et pris une position bien allongée en leur tournant le dos.

Je ne savais pas très bien alors ce que je redoutais le plus, la perspective d'un voyage qui ressemblait fort à un pèlerinage, la présence continue de Servane à mes côtés pendant quinze jours avec le risque de la décevoir ou encore la peur de passer pour un usurpateur. En tout cas, le cumul de ces trois hypothèses dépassait de beaucoup mes capacités du moment et je me pris à espérer la défection de Servane.

Si la comédie avec Servane m'avait paru possible pendant près de vingt ans, c'est que nous étions restés étrangers l'un à l'autre, figés dans des positions retranchées qu'aucun de nous ne s'était permis de franchir. Ce voyage était donc une transgression, la remise en cause de l'équilibre délicat d'un statu quo qui avait plutôt bien fonctionné jusque-là. Au départ, je n'avais pas véritablement cru à la pérennité du montage, persuadé que Béatrice lèverait spontanément le voile et donnerait ma place à un autre. Et puis, les années s'étaient écoulées dans le flot des habitudes. Je n'aurais même pas su dire si Béatrice avait eu des amants ; en tout cas, elle n'avait pas jugé nécessaire de me le faire savoir et n'avait jamais cherché d'autre père pour sa fille.

Après un long moment de torture, lassé par l'inconfort de mon siège, je finis par me relever. Il n'en fallut pas davantage à mon voisin pour tenter une approche.

– *Bonjour, Monsieur, voulez-vous du gâteau ?*

– *Non merci.*

– *Vous allez en Terre Sainte, n'est-ce pas ? C'est comme nous. Je vous ai reconnu avec le sac.*

– *Évidemment.*

– *Nous sommes en avance, la personne de l'agence n'est pas encore arrivée. Nous attendons notre petite-fille, elle doit nous rejoindre. Elle fait ses études à Paris, mais vient souvent nous voir à Beauvais. Vous connaissez la Picardie ?*

– *Je connais mieux la Bretagne.*

– *Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de gâteau ? Vous avez tort, il sort du four, ma femme est une bonne pâtissière. C'est votre premier pèlerinage à Jérusalem ?*

– *L'habit ne fait pas le moine, pour le moment, je n'ai que le sac.*

– *Vous êtes impatient, je vous comprends. Nous, c'est le troisième. La dernière fois, c'était avec notre petit-fils. Remarquez, il fait deux fois ma taille.*

– *Excusez-moi, je vais prendre un café.*

– *Vous pouvez me laisser vos bagages, je ne bouge pas.*

Servane n'était toujours pas en vue. Débarrassé de mes bagages, mais surtout de la Sainte Famille, je disposais de quelques instants de liberté pour disparaître dans le terminal avant de me soumettre à la

loi du groupe. Les guichets commençaient d'ouvrir. Comme on retrouve un vieil ami avec lequel on partage ses meilleurs souvenirs, je tombai par hasard sur le stand *Nouvelles Frontières* et ses séduisantes promesses d'aventure et de charme. Tous les bonheurs du monde en quelques affichettes. Deux jeunes hôtesse glamour bradaient les dernières places, attirant immanquablement le regard et les regrets du misérable pèlerin que j'étais en passe de devenir. Un peu plus loin, le tableau des départs alignait les glorieuses destinations de mes rêves de jeunesse et transformait le monde en un gigantesque parc de loisirs : Manille, Kuala Lumpur, Pattaya... Départ immédiat.

Et puisque cette fois-ci, je devais passer mon chemin, je partis me réfugier dans un magasin de presse pour compléter ma réserve de livres en cas de gros temps. J'achetai de quoi remplir un sac très anonyme, puis élus domicile dans la première cafétéria.

Après un second café, je finis par abandonner mon refuge. Je fis le détour pour revoir les filles de *Nouvelles Frontières*, elles étaient toujours là, mais visiblement, même sans le sac, je n'intéressais pas. Ensuite, je pris soin d'approcher prudemment du point de rendez-vous pour ne pas être vu le premier. Servane était déjà arrivée et après quelques secondes d'observation, je m'aperçus aussi qu'elle semblait déjà connaître tout le monde comme si le groupe s'était formé pour elle. Je n'aurais pas su dire si sa présence me condamnait ou me réjouissait, je fus surtout saisi d'une envie de fuir comme au jour de sa naissance. À côté d'elle, j'aperçus aussi l'employée

de l'agence, elle faisait l'appel et distribuait des étiquettes pour les sacs et les valises. Comme si le sac avait besoin d'étiquette ! Les Picards n'étaient plus à leur place, ils avaient rejoint le guichet d'enregistrement, accompagnés de leur petite-fille, une étudiante tendance, Servane en version claire. Elles ne se quitteraient pas. La plupart des autres participants avaient déjà terminé leurs formalités, on les reconnaissait à une curieuse casquette orange genre travaux publics qu'ils portaient avec obéissance. Je comptai aussi quelques couples, mais peu de vilains célibataires de mon espèce, ceux-là devaient avoir préféré les destinations *Bonheurs du Monde*. Je gardai mes distances, retardant le moment du ralliement.

Tiens, c'est la tienne, mais tu n'es pas obligé de la porter. Je me retrouvai avec la casquette entre les mains, ne sachant pas très bien ce que je devais en faire. Ajoutée au sac, cela faisait beaucoup pour une première journée. Servane, debout devant moi, fraîche et souriante, me dévisagea quelques secondes, puis m'expliqua qu'elle avait déjà enregistré ses bagages et que nous ne pourrions donc pas être ensemble dans l'avion. Elle m'évitait ainsi l'embarras de son voisinage pour la durée du vol, c'était toujours ça de gagné !

Quelques retardataires se pressaient encore alors que le reste du groupe partait déjà vers la zone d'embarquement. Après l'enregistrement, je récupérai ma contremarque et m'apprêtai à suivre le mouvement quand un homme que je n'avais pas encore

remarqué – il ne portait pas la casquette réglementaire – m’aborda spontanément et me tendit une main rugueuse : *Antonio, je m’appelle Antonio, je suis Portugais et travaille dans le bâtiment*. En quelque sorte, je vivais de son métier. Il semblait un peu égaré au milieu d’un groupe qui ne lui ressemblait pas, un physique court et trapu façonné par les parpaings et les sacs de ciments le démarquait des silhouettes fines et élégantes que j’avais aperçues plus tôt. Il me fut immédiatement sympathique. L’enregistrement terminé, la commerciale de l’agence nous souhaita un bon pèlerinage, puis disparut. L’assortiment de brebis étant constitué, elle pouvait s’en aller l’âme en paix vers d’autres pâturages. Je me dirigeai vers le portique.

Toutes les casquettes orange s’étaient à peu près rassemblées au même endroit, dans un salon d’embarquement qui donnait directement sur le tarmac. Les Picards discutaient avec un couple de retraités sensiblement plus jeunes qu’eux, leur petite-fille assise plus loin avec Servane consultait son téléphone portable. Je remarquai aussi quelques visages nouveaux, dont une jeune femme séduisante qui semblait seule et lisait un magazine *people*, mais comme elle ne portait pas les insignes de la tribu, son appartenance à notre groupe était peu probable. Une Madone expliqua à sa voisine qu’elle avait peur en avion en lui montrant un gros chapelet qu’elle avait failli se faire confisquer à la fouille. Même sans l’uniforme, on ne risquait pas de la perdre ; à n’en pas douter, celle-là était des

nôtres, une vraie pratiquante. Un sous-groupe d'intellos aux allures de baroudeurs formait un club à part, ils semblaient déjà se connaître et s'interpellaient par leurs prénoms en évoquant bruyamment les souvenirs communs de leurs précédentes aventures, histoire de bien nous faire comprendre qu'ils n'en étaient pas à leur première casquette. Au centre de cet aréopage, un certain Socrate faisait sensation : l'œil vif, le crâne lisse et brillant comme un fromage de Hollande, il dépassait tout son monde de la tête et des épaules et semblait exercer une sorte de fascination sur son auditoire avant même d'avoir pris la parole. Un peu plus loin, une silhouette bedonnante de grand patron, un cigare éteint à la lèvre, était plongée dans la lecture du *Post* avec un grand portrait de Reagan. Rien ne paraissait pouvoir l'en distraire, pas même une femme volubile et inévitable qui devait être son épouse et ne cessait de parler. Un jeune homme à la mèche blonde réglementaire que personne n'intéressait semblait aussi faire partie du groupe. Il voyageait apparemment seul et promenait partout une mallette Nikon et une moue dédaigneuse. Plus tard, j'aperçus encore un balaise qui sortait des toilettes, braguette ouverte et sourire aux lèvres, un être de chair taillé pour la lutte. Chacun de ses mouvements enflammait un lycra fluo qui soulignait une anatomie digne de Spartacus. Il rejoignit une femme fine et souple comme un roseau et se fit engueuler à cause de la braguette qu'il n'avait toujours pas fini de boutonner.

La totalité du groupe ne devait pas excéder une trentaine de personnes. Beaucoup se connaissaient, riaient, faisaient étalage d'une belle assurance et donnaient l'impression d'avoir déjà trouvé l'âme sœur. Ainsi, Servane et la petite-fille des Picards. De toute façon, nos retrouvailles n'avaient pas donné lieu à de grandes effusions de tendresse. Pendant la fouille, nous nous étions trouvés ensemble dans la même file d'attente. J'avais d'abord fait un peu d'humour facile sur les supplices des voyages organisés pour lui suggérer ensuite sans beaucoup de délicatesse qu'elle ne pouvait pas avoir idée des sacrifices auxquels j'avais consenti pour être là. Elle n'avait rien répondu, sauf un léger sourire timide et embarrassé. Encore une fois, je me demandai ce que Béatrice pouvait espérer de ce voyage et jusqu'où Servane avait accepté d'en être complice.

Un concentré de technologie high-tech au service d'un poulailler, ce pourrait être la définition d'un avion. Passés quelques gros coqs confortablement installés dans les premiers fauteuils business, on retrouve une basse-cour agitée qui s'emmêle les plumes dans des allées trop étroites, se coince les pilons dans des sièges taillés pour des poussins, transporte ses œufs sur la tête pour les placer péniblement dans des compartiments trop hauts, puis s'endort et se réveille aussi souvent que s'éteint et s'allume la lumière du plafonnier.

Cependant, aussi étonnant que cela puisse paraître, je dois reconnaître que j'aime prendre l'avion.

Et bien que la classe économique réduise la taille de la surface utile en dessous du seuil de survie, à chaque fois, une sorte d'ivresse me fait oublier les désagréments de ce traitement de batterie. J'ai toujours du mal à partir : il faut choisir une destination, préparer son absence, faire des réservations, beaucoup d'obstacles qui supposent de la rigueur et de l'anticipation, mais passés ces préliminaires, la possibilité d'une nouvelle vie me fait immanquablement oublier les affres du petit poulet. Je rencontrerai la femme idéale, jeune, riche et belle, recommencerais ailleurs une existence nonchalante sans passif et sans arriéré, et serai dispensé de cette comptabilité mesquine qui fait préférer le bus au taxi, la classe éco aux fauteuils de première, le poulailler à l'orchestre.

Servane était placée plus en avant à côté d'un hublot. Antonio, son voisin, m'avait proposé d'échanger nos sièges, mais cinq heures côte à côte, c'était trop brutal, trop violent. J'avais prétexté un impérieux besoin de sommeil pour décliner l'invitation. *Vous savez, j'ai une vie fatigante, je vais en profiter pour dormir.* Il n'avait pas trop compris l'argumentaire, mais était reparti sans insister. Un peu plus tard, une hôtesse passa avec un chariot rempli des fruits de la Terre Promise. Je choisis le meilleur, un whisky ; cependant, il n'excédait pas la taille du fauteuil, petit, petit !

Tel-Aviv

Jean-Paul

Le nombre de places était suffisant dans le car pour se dispenser de voisin. Les couples étant assis ensemble, je pus reconstituer les alliances du groupe. Je retrouvai les Picards, placés dans les premiers rangs. Musclor, bien reconnaissable dans son lycra fluo, écrasait Soupline contre la vitre. Socrate, même assis, continuait de dominer son monde et plus particulièrement la petite chose campée à sa droite qui le suivait comme son ombre, un mouton sous hypnose. Reagan avait récupéré un *Times* dans l'avion, ce genre de lecture semblait suffire à son bonheur, sa tête était plongée dans des colonnes de chiffres et celle de sa femme dans un sac Chanel. Nikon était seul, normal ; la femme élégante avait disparu, normal ; la Madone avait perdu sa compagne, mais

tenait toujours son chapelet ; finalement, tout cela avait le mérite de la continuité. Enfin, Servane et sa doublure blonde avaient sans hésiter élu domicile sur les sièges du fond. C'est toujours ainsi depuis l'invention des cars, les vieux devant qui prennent les premières places disponibles près de la porte et les jeunes, dissimulés à l'arrière en position retranchée. Je pris mon rang dans le dernier tiers, au niveau d'Antonio. Un peu devant moi, deux souris discutaient à voix basse autour d'une carte routière qu'elles avaient déjà méthodiquement annotée. À n'en pas douter, celles-là connaissaient le métier.

Les premiers paysages que nous découvrons en quittant Tel-Aviv sont en tout point semblables à ceux de n'importe quelle banlieue périphérique. Une alternance d'échangeurs, d'immeubles inachevés, de terrains vagues et de panneaux publicitaires nous enferme dans une succession désespérante qui se répète à l'infini. Après avoir été instruit des mérites du dernier cellulaire, le clown Mac Donald proposait son wifi pendant que de blanches paraboles s'entassaient sur des balcons de ciment gris pour fouiller le ciel à la recherche de promesses trompeuses. Rien de dépaysant dans cet univers mondialisé où toutes les extensions urbaines finissent par se ressembler. Immobilisés en face d'un centre commercial dans des embouteillages de fin de journée, notre déception était palpable. Les vitres du car reflétaient des regards inquiets et si personne n'osait encore élever la voix, tout le monde sauf la Madone se demandait ce qu'il était venu faire ici. La nuit blanche,

le rendez-vous à quatre heures du matin, la fouille méthodique des agents de sécurité, cinq heures de vol à côté d'un incontinent qui se levait toutes les trois minutes, le regard suspicieux des services de l'immigration et surtout le gros chèque signé au cœur de l'hiver n'avaient pas fait mieux que de nous déposer dans ces arrière-cours de la fée du développement. Faute de meilleures distractions, je me décidai enfin à fouiller le sac de la Sainte Famille pour en sortir un épais dossier qui détaillait le programme. Notre circuit commençait par la zone désertique du Néguev qui couvre la moitié sud du pays. Trois heures de route étaient annoncées depuis Tel-Aviv pour cette première migration. Cependant, au regard du triste spectacle qui peinait à émerger d'une brume chargée de poussière, je doutai fort que cela fût suffisant pour garantir un changement de décor. Il n'est pas si simple de s'extraire de ces vastes banlieues qui tendent à recouvrir la totalité de la planète et font désespérer les plus infortunés quant à une possible évasion.

Bonjour, j'espère que vous allez bien et avez fait bon voyage. Une voix aimable présenta le chauffeur, *le meilleur de tout le pays*, un Arabe chrétien de Nazareth, marié et père de famille, puis se présenta elle-même : *Votre aumônier, ici pour vous servir.* Il nous avait précédés de quelques jours et assurerait la vie spirituelle du groupe. La voix continua : *Demain, vous ferez connaissance avec notre guide qui nous attend à Arad.* Cela faisait beaucoup de monde, surtout l'aumônier dont je ne comprenais pas trop

l'utilité à côté de celle du guide. Il nous expliqua encore qu'il n'y aurait pas de messe ce soir car nous arriverions trop tard à l'hôtel où nous étions attendus pour le dîner. Étant en milieu de semaine, je ne voyais pas trop l'intérêt d'une telle précision puis, après vérification du programme, je m'aperçus que la messe pointait effectivement tous les jours. Un programme pour pratiquants ou je ne m'y connais pas !

La nuit tomba rapidement, les enseignes lumineuses remplacèrent un moment les panneaux publicitaires ; de temps en temps, un néon vert indiquait l'emplacement d'une mosquée, puis l'éclairage se fit de plus en plus rare pour finalement disparaître complètement. Portés par le bruit rassurant du moteur, nous nous enfonçâmes alors dans la nuit, Nikon cessa même de prendre des photos et un silence pacifié s'établit dans les rangs. Je pensais à Servane, me demandant encore ce qu'elle pouvait attendre de ce voyage et m'inquiétant de savoir si je m'étais placé à la bonne distance dans le car, ni trop loin à l'avant, ni trop près d'elle à l'arrière. Seules quelques places vides nous séparaient.

Nous stoppâmes en plein désert alors que certains s'étaient déjà endormis. Le silence brutal réveilla tous les fauteuils et les conversations reprirent à mi-voix. Quelques minutes plus tard, nous dépassions un camion calciné, couché sur la chaussée, des murmures se firent entendre ici et là dans les premiers rangs : *Un attentat... Certainement le pays était de nouveau en guerre... Il serait peut-être plus prudent*

de faire demi-tour... Nikon s'agita et regarda avec regret sa belle valise noire, mais n'osa pas s'en saisir, probablement autant par crainte des policiers qui se tenaient à l'extérieur que pour les regards réprobateurs qu'il n'aurait pas manqué de susciter à l'intérieur. Le chauffeur échangea quelques mots d'hébreu avec les pompiers et reprit sa route tout à fait naturellement, sans prendre la peine de faire un commentaire.

Le car s'arrêta encore quelques kilomètres plus loin dans une station-service pour les commodités : on avait tous eu très peur ! Tout le monde descendit. Notre premier contact avec le désert fut donc une pompe à essence. Ce n'était pas signalé ainsi dans le programme, mais c'était quand même assez bien vu pour une première entrée en matière.